

ta la violence à laquelle il s'était laissé entraîner par son premier mouvement de colère. Après un moment d'hésitation, il tourna bride et revint au palais de la bégum, honteux d'avoir frappé un homme de l'âge du zemindar, et chagrin d'avoir affligé le pauvre Jootha Maddub, pour lequel il éprouvait une véritable sympathie. Il redoutait aussi les remontrances que Juliette ne manquerait pas de lui faire, et qu'elle ne lui épargna pas, en effet. Quant à M. Novéal et à sir Richard, ils ne lui reprochaient que de n'avoir pas frappé assez fort. Juliette et Clémence eurent mille peines à empêcher M. Novéal d'aller trouver le zemindar pour compléter la correction.

—On n'aura pas du moins à me reprocher d'avoir frappé un homme plus vieux que moi, disait M. Novéal, puisque de brigand de Sagore est loin d'avoir mon âge. Vous ne sauriez croire quelle satisfaction ce serait pour moi de l'étriller comme il le mérite.

A partir de ce jour, Juliette vécut dans des transes continuelles.

—Tu as tort de te tourmenter ainsi, mon enfant, lui disait vainement M. Novéal. Je connais les Indous mieux que toi. Ils ne sont à craindre que lorsqu'ils se posent comme nos amis. Ils ont peur de tout, et surtout de la police anglaise. Tu comprends bien que si le zemindar causait maintenant le plus petit préjudice à l'un de nous, on commencerait par coffrer maître Narain Sagore, et son procès ne serait pas long. La seule bonne qualité que je reconnaisse aux Anglais de l'Inde, c'est de ne point laisser impunis les crimes commis contre les Européens.

—De grâce, quittons Delhi.

—Pas encore.

—Il n'y a plus désormais moyen d'arranger votre procès à l'amiable.

—Qui sait ? Notre homme d'affaires va s'en mêler, et nous verrons. Quel dommage que Valentin n'ait pas profité de l'occasion pour rouer de coups ce don Juan en chocolat, comme l'appelle Savinien. Enfin, espérons que la première fois il se rattrapera !

Huit jours environ après la scène que nous venons de raconter, Juliette et Clémence, qui étaient sorties en voiture avec leurs enfants, croisèrent une calèche dans laquelle se trouvait le zemindar. En les apercevant, il fit un mouvement aussitôt comprimé. Il les regarda fixement ; puis, au moment où les deux voitures passaient au près l'une de l'autre, il passa le doigt sur le sillon livide que la cravache de Valentin avait tracé sur sa figure. Mme Mazeran se sentit froid au cœur.

—Rentrons, dit-elle à Clémence, j'ai peur.

Quoique moins effrayée, Clémence partageait les appréhensions de sa cousine. Il était naturel de supposer, comme elles l'avaient fait, qu'il fallait renoncer à tout espoir d'accommodement relativement aux affaires de l'héritage. Il paraît qu'elles avaient mal jugé, car au lieu de retirer les concessions qu'il avait déjà faites, le zemindar en accorda de nouvelles.

Voilà le fruit du coup de cravache de Valentin, disait M. Novéal. C'est ainsi qu'on mène les Indous. Si Valentin avait triplé la dose, le procès serait peut-être fini.

—Eh bien ! répondait Juliette, moi je crois que toutes ces concessions ne sont qu'apparentes, et que Narain Sagore n'a qu'un but.

—Lequel ?

—Celui de nous retenir à Delhi.

—Pourquoi ?

—Je l'ignore ; mais je suis sûre que je devine sa pensée.

La semaine suivante, de vagues rumeurs se répandirent dans la ville. On parlait de nouvelles tentatives des *saints*, c'est-à-dire des officiers anglais qui voulaient à toute force prêcher et convertir les Indous. On disait aussi que l'annexion du royaume d'Oude aux possessions de la Compagnie avait grandement mécontenté les populations voisines. Enfin on ajoutait que les cipayes refusaient à certains endroits de recevoir les nouvelles cartouches qu'on leur distribuait, sous le prétexte, vrai ou faux, qu'elles avaient été frottées avec de la graisse de bœuf, disaient les uns, avec de la graisse de porc disaient les autres, pensant probablement que cette dernière circonstance déciderait les mahométans à se joindre aux Indous pour résister aux autorités militaires. Quelques-unes de ces tristes nouvelles ne tardèrent pas à se confirmer. On apprit de source certaine que les cipayes en garnison à Meerut (à soixante milles environ de Delhi) venaient de se révolter et qu'ils avaient massacré leurs officiers européens. Une grande fermentation régnait malheureusement parmi les indigènes. Ils formaient partout des groupes nombreux et causaient avec vivacité des événements du jour. Les brahmines et les fakirs les excitaient en dessous. Des colporteurs mystérieux, venus on ne sait d'où, couraient de groupe en groupe, et la foule s'amassait autour d'eux.

—Il faut sauver la religion ! Tel était le cri général.

Quelques Anglais, qui passaient isolément dans les faubourgs, furent hués par la population, insultés, frappés et obligés de prendre la fuite pour ne pas être massacrés.

Dans la matinée, le bruit se répandit tout à coup que Graves avait été abandonné par ses troupes, qui s'étaient réunies aux insurgés de Meerut, et qu'on avait exterminé tous les officiers et soldats européens. Des rassemblements tumultueux se formaient de tous côtés dans la ville.

*Din, din, din !* pour la religion ! criaient les groupes, qui devenaient plus hardis.

Les trompes discordantes des fakirs commençaient à se faire entendre. Les musulmans se réunissaient avec les Indous de Brahma, et chaque Européen qui passait était accueilli par des huées et des malédictions. En plein jour et dans l'une des rues les plus populeuses, quelques *civilians* furent jetés à bas de leur cheval et battus. On comprend quelle inquiétude devait régner en ce moment dans le palais de M. Novéal. Ce dernier connaissait assez le caractère des Indous pour voir que les circonstances étaient graves, et que la révolte marchait à pas de géant.

—La religion s'en mêle, dit-il à Juliette, et quand il s'agit de leurs dieux, les Indous deviennent enragés.

Ce qui effrayait le plus Mme Mazeran au milieu de tous ces dangers, c'était la haine de Narain-Sagore. Elle sentait qu'il devait être pour quelque chose dans tout ce mouvement. Plus d'une fois, elle avait entendu dire à des officiers que le zemindar exerçait une grande influence sur ses compatriotes. Elle savait qu'il n'oublierait ni ses dédains, ni le coup de cravache de M. Mazeran, et dès que son mari sortait, elle était dans des transes affreuses.

—Quittons Delhi, disait-elle. A quoi notre présence sert-elle désormais puisqu'on n'a pas d'arrangement à espérer ? Ici, je meurs d'inquiétude. Au nom du ciel, partons !

—Il est à craindre que les campagnes voisines